

CIORAN

MANIE
ÉPISTOLAIRE

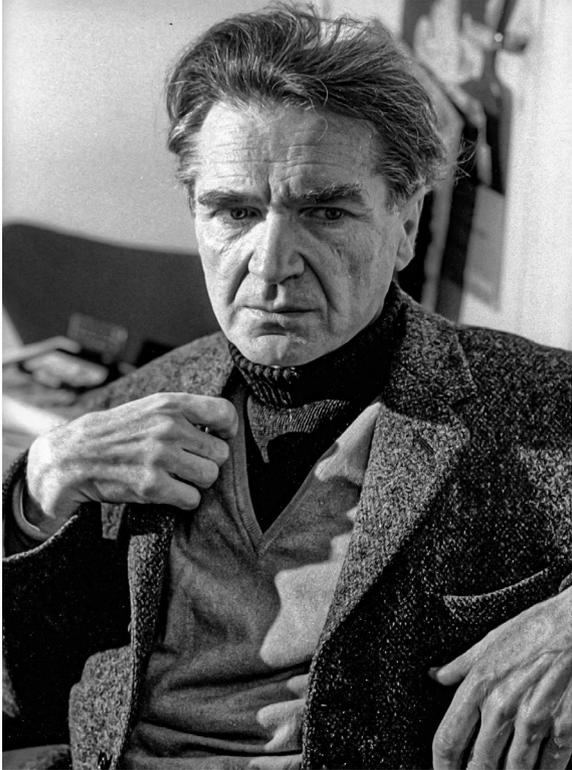
Lettres choisies
1930 - 1991

ÉDITION ÉTABLIE PAR
NICOLAS CAVAILLÈS

nrf

GALLIMARD

MANIE ÉPISTOLAIRE



CIORAN

MANIE
ÉPISTOLAIRE

Lettres choisies
1930-1991

*Édition établie
par Nicolas Cavallès*

nrf

GALLIMARD

Ouvrage publié avec le soutien de la Fondation d'entreprise La Poste.

La Fondation d'entreprise La Poste favorise le développement humain et la proximité à travers l'écriture, pour tous, sur tout le territoire, et sous toutes ses formes. Elle s'engage en faveur de ceux qui sont exclus de la pratique, de la maîtrise et du plaisir de l'expression écrite. Elle favorise l'écriture vivante et offre un espace de découverte de la culture épistolaire élargie avec sa revue *FloriLettres*. Mécène de l'écriture épistolaire, elle soutient l'édition de correspondances et les manifestations qui les mettent en valeur.

<https://www.fondationlaposte.org>



Les mentions particulières de copyright sont indiquées
dans la section Sources.

© Jacques Sassier/Éditions Gallimard, 1986, pour le portrait de Cioran.
© Centre national du livre/Éditions Gallimard, 2024.

OUVERTURE

« Manie épistolaire¹ »

Ayant eu la chance de n'avoir jamais pratiqué un métier ni travaillé à des livres sérieux, j'ai disposé à travers les années d'énormément de temps, faveur réservée, en principe, aux clochards et aux femmes. Des clochards, il y en a de plus en plus mais ils ne daignent pas écrire ; quant aux femmes, elles vont maintenant au bureau, enfer idiotisant. La lettre comme *genre* est menacée, car ce sont elles qui y excellaient. On n'imagine pas aujourd'hui une Mme du Deffand, sinon la plus grande, assurément la plus *profonde* des épistolières. Aveugle et insomniaque, elle dictait à son secrétaire tard dans la nuit ses missives, dont les principaux destinataires furent Voltaire et Walpole. On n'a jamais rien dit de plus aigu sur la plus dévastatrice des expériences : celle de l'ennui, privilège justement de ceux qui disposent de *tout* leur temps. S'ennuyer est beaucoup plus torturant que peiner, fût-ce au fond d'une mine, s'ennuyer c'est enregistrer la nullité de chaque instant avec la certitude que le suivant sera plus nul encore.

1. Texte publié en 1985 dans *2 plus 2. A Collection of International Writing* (Lausanne, Mylabris Press) ; repris en octobre 1993 dans *La NRF* (n° 489).

La lettre, conversation avec un absent, représente un événement majeur de la solitude. Cherchez la vérité sur un auteur plutôt dans sa correspondance que dans son œuvre. L'œuvre est le plus souvent un masque. Un Nietzsche, dans ses livres, joue un rôle, s'érige en juge et en prophète, attaque amis et ennemis, et se place, superbement, au centre de l'avenir. Dans ses lettres, en échange, il *se plaint*, il est misérable, abandonné, malade, pauvre type, le contraire de ce qu'il était dans ses impitoyables diagnostics et vaticinations, véritable somme de diatribes.

Il m'est impossible de relire les romans de Flaubert ; ses lettres, en revanche, sont toujours vivantes. On n'en dira pas, exception tragique, la même chose de celles de Proust, exaspérantes au possible, insupportablement complimenteuses, écrites par un mondain qui voulait à tout prix cacher sa vie. Je n'ai jamais été tenté d'en relire une seule, alors que les deux derniers volumes d'*À la recherche du temps perdu*, *Le Temps retrouvé* — qui sont ce qu'on a écrit de plus subtil et de plus bouleversant sur l'ignominie de vieillir —, je les ai lus et relus avec une avidité presque convulsive.

Quittons les grands exemples. Dans ce domaine où l'indiscrétion est de règle, chacun a fait des expériences personnelles, et il est légitime de parler de soi sans nécessairement tomber dans le péché d'orgueil. Ayant eu l'avantage, comme je l'ai dit, d'être un oisif, j'ai écrit un nombre considérable de lettres. Pour la plupart, elles se sont perdues, celles de ma jeunesse surtout. Si je le déplore, ce n'est pas parce qu'elles avaient la moindre valeur objective mais parce que c'est seulement par elles que j'aurais pu retrouver celui que j'étais avant mon arri-

vée en France, à l'âge de vingt-six ans. L'unique moyen de reconstituer ce personnage me faisant défaut, je n'en conserve plus qu'une image abstraite. J'habitais une ville de province d'où j'écrivais à une amie de Bucarest, actrice et... métaphysicienne, de longues lettres sur ma condition de fou sans folie, qui est bien l'état de quiconque est déserté par le sommeil. Eh bien, elle devait me raconter, il y a quelques années, qu'elle avait jeté au feu, par une frousse très peu métaphysique, mes élucubrations épistolaires. Ainsi disparaissait le seul document capital sur mes années infernales. Les cinq livres que j'avais écrits en roumain à la même époque me sont plus ou moins étrangers et je les trouve à la fois vivants et illisibles. Au fond les livres sont des accidents ; les lettres, des événements : d'où leur souveraineté.

Bien plus que les nôtres, ce sont celles que nous recevons qui comptent. Lorsque en 1949 je publiai le *Précis de décomposition*, mon premier ouvrage en français, dans ma mansarde d'un hôtel du Quartier latin, je reçus d'une inconnue une lettre exaltée jusqu'au délire et qui me fit dire sur le coup : « Après cela, écrire encore est inutile. Ta carrière est terminée. » Ce fut un sentiment d'apogée et de fin. Fiévreux, le cœur battant, je sortis dans la rue, incapable de rester seul plus longtemps. Mon existence d'éternel étudiant venait soudain d'avoir un sens. L'auteur de cette épître, une provinciale toute jeune, que j'ai rencontrée plus tard une seule fois, me donna à cette occasion sur sa vie des détails inouïs qu'il ne m'est pas permis de révéler.

Au fainéant, l'échange épistolaire donne l'illusion de l'activité. Rien ne le flatte autant que de porter chaque

jour une lettre à la poste. Pendant longtemps j'ai entretenu une correspondance *sans objet* avec toutes sortes de détraqués. Mais c'est quand même avec les femmes, déséquilibrées ou non, que l'échange a du piquant, parce que avec elles on ne sait jamais où l'on va. Depuis plus d'un an, une dame m'adressait régulièrement des éloges démesurés, des dithyrambes à vous faire pâlir de honte. Je ne la connaissais pas et n'avais aucune envie de la connaître. Un après-midi, en proie à un accès de cafard, je ressentis brusquement le désir d'entendre des mensonges agréables, rassurants, susceptibles de m'arracher aux arguments, insidieux et convaincants, du mépris de soi. J'appelai donc la dame. Première surprise : une voix enveloppante, irrésistible. Je lui dis que je serais heureux de bavarder un peu avec elle. Une heure après, elle était devant ma porte. En la voyant, j'eus un éclat de rire qui ne sembla pas la troubler. C'était une vieille, tordue, petite, presque naine, habillée étrangement et qui, de plus, portait des lunettes noires. Je la fis entrer et la laissai parler. Debout, pendant *quatre* heures, elle me raconta toute sa vie, avec force gestes et détails (rien ne fut oublié, pas même la nuit de noces), avec un talent inattendu et un langage tour à tour raffiné et cru, qui me firent passer de la consternation à l'attendrissement, et du dégoût à la complicité. Quel dommage que je sois seul à savourer ces merveilles et ces horreurs ! ne cessais-je de me répéter. Inutile de préciser que j'étais resté quasi muet de toute la soirée. À quoi devais-je d'assister à cette performance insigne ? À ma curiosité morbide des êtres, à ma manie d'écrire des lettres et de répondre à celles qu'on m'adresse. Je

ne peux plus compter maintenant sur cette manie. Elle m'a quitté, et cette désertion m'a appris, beaucoup plus que des symptômes de toutes sortes, que je dois désormais me contenter du rôle honteux de survivant.

E. M. Cioran

Paris, 1984

NOTE SUR L'ÉDITION

Cioran a dix-neuf ans lorsqu'il rédige la première, soixante-dix-neuf ans lorsqu'il signe la dernière des cent soixante et une lettres de cette anthologie ; la tenue de sa correspondance l'aura accompagné durant toute son existence et dans les trois langues qu'il aura pratiquées (le roumain, l'allemand et le français), depuis les grands tourments du jeune philosophe de Transylvanie jusqu'au long épilogue des années de vieillesse parisienne, en passant par les temps majeurs de son itinéraire spirituel, avant et après l'exil. Sélectionnées parmi un corpus de plusieurs milliers de missives personnelles, les lettres ici présentées — adressées à sa famille, à ses amis, à ses pairs, à ses lecteurs comme à ses critiques — montrent ainsi Cioran à (presque) tous les âges de sa vie, et le surprennent très souvent dans la posture paradoxale d'un *penseur privé* s'engageant dans les mésaventures de ses contemporains, participant à leurs déboires et les associant aux siens. Certaines pages touchent au cœur de la *coincidentia oppositorum* qui aura « écartelé » ce nihiliste singulier : la lettre à son jeune frère dans laquelle le « disciple des saintes » emploie toute son énergie à détourner le puîné de la voie religieuse ; la confession de 1947 dans laquelle l'arpenteur du Quartier latin affirme, en plein tournant personnel et existentiel, « je ne suis plus le

même » ; tel *poulet* adressé par le septuagénaire à une jeune femme, le temps d'un dernier printemps ; ou bien encore les consolations auxquelles le chantre du désespoir s'attela périodiquement pour remonter le moral d'autrui.

L'appareil critique a été réduit à l'essentiel, notamment parce que la plupart des lettres peuvent être lues indépendamment de leur contexte, et que leur enjeu dépasse souvent de très haut leurs circonstances ; la Note biographique donnée ci-après rappellera néanmoins les principales dates du destin de Cioran.

Les lettres des années 1930-1940 ont été traduites du roumain. Après 1940, Cioran correspond en français — mais il écrit encore en roumain à ses parents, à Jeni Acterian, à Petre Țuțea, à Mircea Vulcănescu, à Petru Comarnescu en 1941, à Constantin Noica jusqu'en 1943 et à son frère en 1947. Les lettres à Wolfgang Kraus, à Friedgard Thoma et à Cornelius Hell ont été traduites de l'allemand.

Près des deux tiers de ces lettres sont inédites en France. Les sources et éventuelles éditions antérieures sont indiquées en fin de volume.

Nicolas Cavallès

NOTE BIOGRAPHIQUE

Emil Cioran naît le 8 avril 1911 à Rășinari, dans les environs de Sibiu, en Transylvanie roumaine, région qui relève alors de l'Empire austro-hongrois. Il a une sœur aînée, Virginia, et un troisième enfant, Aurel, voit le jour en 1914. Après quatre années d'école communale, Emil intègre le lycée Gheorghe-Lazăr de Sibiu ; ses parents le placent dans une pension saxonne. En 1924, son père est nommé protopope et conseiller métropolitain de la cathédrale de Sibiu : Emil quitte sa pension et retourne vivre avec sa famille, qui déménage de Rășinari à Sibiu. Après le baccalauréat (1928), il s'inscrit à l'université de Bucarest, en section Philosophie. Il reçoit son diplôme en 1932, avec la mention *Magna cum laude* ; son mémoire de fin d'études porte sur Bergson et « l'intuitionnisme contemporain ».

Boursier de la fondation Humboldt pour un projet de thèse auquel il ne travaillera pas, il séjourne en Allemagne (Berlin, Munich, Dresde) entre 1933 et 1935 ; ce seront ses années de plus fervent engagement politique, marqué par la rédaction d'articles où il appelle à la « transfiguration » de la Roumanie, avec un radicalisme dont il trouve des modèles dans la Garde de fer roumaine et dans le national-socialisme hitlérien. Pour son manuscrit *Pe culmile disperării* (*Sur les cimes du désespoir*), il

reçoit, *in absentia*, à Bucarest, en 1934, le prix du Jeune Écrivain de la *Fundația pentru Literatură și Artă « Regele Carol II »*, qui édite le livre. En février-mars 1935, premier séjour à Paris. Le 9 novembre, début de son service militaire, dans l'artillerie, à Sibiu. Parution en 1936 de son second ouvrage, *Cartea amăgîrilor (Le Livre des leurres)*, à Bucarest, aux Éditions Cugetarea. À l'automne, Cioran est professeur de philosophie au lycée Andrei-Șaguna de Brașov ; il y écrit *Lacrimi și sfinți (Des larmes et des saints)*, dans l'isolement d'une maison juchée au-dessus de la ville. En décembre paraît *Schimbarea la față a României (Transfiguration de la Roumanie)*, à Bucarest, aux Éditions Vremea : aboutissement de trois années de ferveur politique, ce livre est un brûlot nationaliste et séditionnaire, également marqué par un antisémitisme explicite ; Cioran le reniera à la fin de la Seconde Guerre mondiale.

Alors qu'il s'apprête à retourner enseigner à Brașov, il reçoit une bourse doctorale du ministère des Affaires étrangères de l'État français ; son projet de thèse porte sur « les conditions et les limites de l'intuition », et plus particulièrement sur « la fonction gnoséologique de l'extase » et « le sens de la filiation Plotin-Eckhart-Bergson ». Il arrive à Paris vers la fin du mois de novembre 1937 et s'installe dans un hôtel du 5^e arrondissement. (Il obtiendra à deux reprises le prolongement de cette bourse.) *Des larmes et des saints* paraît après son départ, en Roumanie, aux « Éditions de l'Auteur » — l'éditeur pressenti, Vremea, ayant *in extremis* refusé d'associer son nom à l'ouvrage. Cioran passe les années 1938-1939 à explorer la France à bicyclette ; dans un « Rapport sur [son] activité universitaire », il présente la nouvelle orientation de son projet de thèse, jusque-là centré sur « l'idée du mal et du péché chez Nietzsche et Kierkegaard », et qui se réduit désormais au « conflit de la conscience et de la vie chez Nietzsche » ; il n'y travaille pas. Parution en 1940 d'*Amurgul gândurilor (Le Cré-*

puscule des pensées) à Sibiu, aux Éditions Dacia Traiana ; après un bref séjour en Roumanie, Cioran est déjà rentré à Paris. Le 6 septembre, à Bucarest, coup d'État de Ion Antonescu, avec l'aide de la Garde de fer, contre le roi Carol II ; Cioran doit retourner en Roumanie à la fin de novembre, sur ordre de la légation royale de Roumanie en France. En février 1941, nommé « conseiller culturel » auprès de la Délégation roumaine de Paris, il est envoyé à Vichy ; démis de ses fonctions en mai, il regagne Paris. À l'automne, boursier de l'École roumaine de France de Fontenay-aux-Roses, il s'installe à l'Hôtel Racine (6^e arrondissement de Paris) ; sa bourse sera reconduite jusqu'en 1944. Durant cette période, il travaille à plusieurs livres en langue roumaine (*Îndreptar pătimaș* [*Breviaire des vaincus*], *Despre Franța* [*De la France*], *Razne* [*Divagations*], etc.). Il rencontre Simone Boué en 1942, dans une cantine estudiantine ; née en 1919, elle prépare alors l'agrégation d'anglais ; elle et Cioran ne se sépareront jamais. Publication en 1943 de deux premiers articles en langue française dans *Comœdia*, et d'un dernier article en Roumanie, dans le journal bucarestois *Seara*.

Après la guerre, malgré l'aide financière de quelques amis, ainsi qu'une bourse du ministère de l'Éducation nationale roumain, Cioran vit encore dans une pauvreté certaine. Il n'envisage toutefois plus de retourner enseigner en Roumanie, et s'attelle dès le début de l'année 1946 à l'écriture d'un premier livre en langue française. Il loge désormais dans un deux-pièces à l'Hôtel Majory, au 20 rue Monsieur-le-Prince. Durant l'été 1946, Cioran s'installe seul dans une maison d'Of-franville, à quelques kilomètres de Dieppe ; alors qu'il traduit des poèmes de Mallarmé en roumain, il décide soudainement de ne plus écrire qu'en français, de renoncer définitivement à sa langue maternelle. De retour à Paris, il achève à l'automne une première version de son premier livre en fran-

çais, le futur *Précis de décomposition*. Le 30 décembre 1947, proclamation de la République populaire de Roumanie. En 1948-1949, Cioran publie « *Fragmente* » (« Fragments ») et « *Razne* » (« Divagations »), signés « Z. P. », dans le premier numéro de *Luceafărul*, revue de l'exil roumain à Paris ; ce sont ses derniers textes en langue roumaine. En 1949 paraît *Précis de décomposition*, aux Éditions Gallimard, dans la collection « Les Essais » ; l'ouvrage est signé « E. M. Cioran », bien que l'auteur n'ait pas de deuxième prénom. Le prix Rivarol lui est attribué en 1950. Cioran voyage en Espagne, où il retournera régulièrement ; c'est sa première sortie hors de France depuis qu'il a rompu administrativement avec la Roumanie ; n'étant pas citoyen français non plus, il ne possède qu'un « passeport Nansen », « certificat d'identité et de voyage » délivré aux réfugiés apatrides par la Société des Nations. Parution en 1952 de *Syllogismes de l'amertume* (Gallimard, coll. « Les Essais »). La Securitate, police secrète de la République populaire de Roumanie, ouvre en 1954 un dossier de surveillance sur Cioran, accueillant des fiches de renseignement sur lui et ses proches, des lettres interceptées, des transcriptions de discussions et des témoignages de visiteurs ; ce dossier restera ouvert jusqu'en mai 1990. Cioran devient directeur de la collection « Cheminements » chez Plon, fonction qu'il occupera jusqu'en 1963 (six ouvrages publiés). Parution en 1956 de *La Tentation d'exister* (Gallimard, coll. « Les Essais »). La même année, l'insurrection de Budapest nourrit les échanges épistolaires de Cioran avec Constantin Noica, qui aboutiront à sa « Lettre à un ami lointain » (*La NRF*, août 1957). Parution en 1957 de l'anthologie *Joseph de Maistre. Textes choisis et présentés par E. M. Cioran* à Monaco, aux Éditions du Rocher. Cioran décline le prix Sainte-Beuve. Le 11 décembre, Constantin Noica est arrêté et incarcéré, comme vingt-deux autres intellectuels roumains (dont Arșavir Acterian) ; parmi les princi-

pales accusations portées à leur encontre lors du procès, la lecture et la divulgation de la « Lettre à un ami lointain » et de *La Tentation d'exister*. Parution en 1960 d'*Histoire et utopie* (Gallimard, coll. « Les Essais »). Grâce à l'aide d'une lectrice, Simone et Cioran acquièrent une mansarde au 21 rue de l'Odéon ; ils n'en déménageront jamais. En 1961, Cioran refuse le prix Combat. Parution en 1964 de *La Chute dans le temps* (Gallimard, coll. « Les Essais »). Réédition en 1965 du *Précis de décomposition* en format de poche, dans la collection « Idées » de Gallimard. Parution en 1969 du *Mauvais Démon* (Gallimard, coll. « Les Essais ») et de « Valéry face à ses idoles », dans *La NRF*. Parution en 1973 de *De l'inconvénient d'être né* (Gallimard, coll. « Les Essais »). En 1974, l'édition espagnole du *Mauvais Démon* (*El Aciago Demiurgo*, traduction de Fernando Savater) est saisie et interdite par le régime franquiste ; l'ouvrage ne paraîtra que cinq ans plus tard. Cioran refuse en 1977 le prix Roger-Nimier, décerné pour l'ensemble de son œuvre. Parution en 1979 d'*Écartèlement* (Gallimard, coll. « Les Essais »). La Securitate lance en 1981 un programme visant à faire revenir Cioran en Roumanie, notamment par l'intermédiaire de son frère (qui refuse d'y collaborer) ; depuis les années 1960, Cioran a régulièrement été approché, à son insu, par des informateurs de la Securitate (parfois d'anciens amis, comme Petru Comarnescu). Le 14 avril 1981, Cioran rencontre à Paris Friedgard Thoma, avec laquelle il correspond depuis février ; Cioran lui rend à son tour visite, à Cologne, du 8 au 10 mai ; leur liaison, principalement épistolaire, dure jusqu'en juillet. Parution en 1986 d'*Exercices d'admiration* (Gallimard, coll. « Arcades ») et de *Des larmes et des saints*, traduit du roumain par Sanda Stolojan (L'Herne, coll. « Méandres ») : la traductrice a travaillé sous le contrôle de l'auteur, qui a supprimé près des deux tiers du texte original. Cioran autorisera dès lors la traduction en

français d'autres de ses ouvrages écrits en roumain. Parution en 1987 d'*Aveux et anathèmes* (Gallimard, coll. « Arcades ») ; après *Exercices d'admiration*, second grand succès commercial. *L'Élan vers le pire*, choix de vingt aphorismes inédits, paraît en 1988 aux Éditions Gallimard ; ce sera le dernier livre de Cioran, qui a pris la décision de ne plus écrire. La même année, il refuse le Grand Prix Paul-Morand de l'Académie française. Réédition en 1990 de *Schimbarea la față a României* (*Transfiguration de la Roumanie*, 1936), à Bucarest, aux Éditions Humanitas ; plusieurs passages du texte original, reniés par l'auteur, y sont supprimés (notamment ceux qui visaient les juifs) et cette édition « définitive » s'ouvre sur un avertissement de l'auteur dénonçant un texte écrit avec « passion et orgueil » et qui, de tous ses livres, lui est « le plus étranger ». Le 5 mars 1993, Cioran se fracture le fémur en tombant, chez lui ; il est interné à l'hôpital Cochin, puis à l'hôpital gériatrique Broca, dont il ne sortira plus. Il sombre lentement dans l'inconscience.

Cioran meurt le 20 juin 1995 ; il est enterré au cimetière du Montparnasse.

N. C.

MANIE ÉPISTOLAIRE

Lettres choisies (1930-1991)

1 – À BUCUR ȚINCU¹

Bucarest, le 2 novembre 1930

Cher ami,

Je t'écris ces lignes depuis un café quelconque de la capitale, parce que chez moi, il fait froid, et malade comme je le suis en ce moment, je ne suis plus capable de lire, qui plus est dans le froid. La bibliothèque étant fermée le dimanche, je me vois contraint de perdre mon temps, les yeux dans le vide, comme n'importe quel vaurien indolent qui se pique de mélancolie et qui joue la contemplation existentielle.

Le fait que la vie ne m'offre rien qui soit propre à la condition bourgeoise, ni aucun enfermement dans un cadre rigide et indestructible susceptible de me faire perdre toute prise directe sur le réel, ce fait-là, dis-je,

1. Bucur Țincu (1910-1987), essayiste roumain, alors étudiant à Cluj-Napoca, est un ami d'enfance de Cioran, comme ses frères Petru et Ștefan, originaires du même village, Rășinari.

présente pour moi, par-delà ses inconvénients, certaines des caractéristiques d'une vitalité féconde. Si je peux m'accorder un mérite, une qualité personnelle, il ne pourra s'agir que de ma sensibilité vive au réel, due à l'élimination de toute illusion. Je n'admets pour moi-même aucun idéal, aucun songe, aucune exaltation. Je trouve l'observation réaliste de l'existence autrement sublime que son exaltation puérile. Jamais je n'ai pu m'inscrire dans le type actif et passionné ; le type contemplatif et froid m'a plu beaucoup plus. D'aucuns disent qu'il est mauvais d'être ainsi. Peu m'importe, si à moi cela me convient bien. Et puis, au nom de quelle fatalité faudrait-il s'enfermer dans la structure d'un caractère spécifique ?

Pour moi, tout se réduit à comprendre la vie. Or, pour cela, il faut mener une existence moins bourgeoise, il faut une âme tourmentée, qui souffre, qui souffre intensément, une âme qui vive sa vie tout en la regardant, etc.

Je t'ai déjà dit que l'idéal, pour moi, ce serait une anthropologie qui n'inclurait pas seulement des données scientifiques, mais aussi et surtout une tentative de caractérologie. C'est là un vœu qu'il m'est impossible de réaliser pour l'instant ; il faut avoir une expérience riche de la vie pour pouvoir se risquer à une telle entreprise.

Aujourd'hui, seuls me préoccupent les problèmes de philosophie pure : l'espace, le temps, la causalité, le nombre, etc., qui me sont devenus particulièrement sympathiques. J'ai renoncé catégoriquement à toute philosophie sentimentale, aux questionnements fragmentaires et stériles qui ne conduisent qu'à des lamentations et à des exclamations pathétiques. Les matières « arides »

acquièrent un contenu vivace, lorsque l'on s'y confronte intensément. Pour moi, le meilleur moyen de vaincre la mélancolie, c'est le recours à des problèmes abstraits et impersonnels. C'est là une méthode admirable pour dépasser les aspérités de la vie et pour oublier ce qui manque à une existence individuelle. La philosophie telle que je l'ai pratiquée jusqu'à maintenant n'était pas à proprement parler de la philosophie. Dire de la vie qu'elle est dynamisme, tension, élan, ou qu'elle est bonne ou mauvaise, ce n'est pas philosopher. Ce sont de simples exclamations ou appréciations qu'on ne devrait se permettre qu'au terme de certaines enquêtes. Lorsque la vie te dégoûte, tu ne dois pas avoir recours à Baudelaire, mais à une étude de Leibniz sur l'étendue, par exemple, à la critique du principe de causalité chez Hume, ou bien, si tu veux quelque chose de plus intéressant encore, aux arguments de Zénon contre le mouvement. Je parle d'après ma propre expérience. Comment veux-tu combattre la tristesse par la tristesse, comment veux-tu lutter contre elle par la poésie ? Si paradoxal que ce soit, je dois te dire qu'à mes yeux les gens tristes devraient s'atteler aux mathématiques et délaïsser la poésie. Seule l'objectivité des mathématiques peut vaincre le subjectivisme de l'inspiration poétique ou le lyrisme de la tristesse ; et j'ai cessé pour la même raison, il y a longtemps déjà, de lire des livres traitant de problèmes sociaux, lesquels me livraient à une anarchie totale. Il faudra un jour que j'en reprenne la lecture. Mais je dois d'abord mettre différentes choses au clair dans le domaine de la métaphysique, qui m'inspire beaucoup de doutes et dont l'avenir est tout à fait problématique.

Ce dont je te demande de me parler, dans tes lettres, c'est plutôt des gens et de tes orientations intimes dans le domaine philosophique. Comme tu le vois, j'ai renoncé à la théorie au profit des détails, qui, s'ils sont sans importance, sont au moins intéressants.

Amicalement,

Emil Cioran

2 – À BUCUR ȚINCU

Bucarest, le 23 novembre 1930

Cher ami,

Le fait que tu m'aies écrit ta carte postale très irrité par les préoccupations que tu m'avais confiées dans ta lettre précédente a, incontestablement, beaucoup de sens. Si je ne me trompe pas, l'Université t'avait imposé ce sujet renvoyant aux rapports entre l'art et la morale, sujet que toi, après un examen ultérieur, tu avais trouvé plat, ou dans le meilleur des cas anachronique. Tel a été sans doute le processus qui t'a poussé à cette rectification, que j'attendais, je dois te l'avouer, mais très vaguement, sans bien savoir. J'attendais cette rectification, parce que je te sais indifférent aux problèmes périmés et aux questions intempestives. Les rapports entre l'art, la morale et la religion font partie de cette catégorie de problèmes qui ne parlent plus à notre conscience comme ils parlaient à celle de nos prédécesseurs. Non seulement ce problème-ci est obsolète, mais il comprend un élément qui nous le rend

étranger : il est dépourvu de toute fécondité, de toute suggestivité possible. Et pour un jeune homme, un problème stérile revient à une fixation au sein de certains cadres indépassables, à une négation de sa spontanéité et de son courage.

Ce problème se posait encore lorsque la philosophie de la vie s'est attaquée à la morale, considérée comme une suite de principes normatifs supérieurs à l'histoire et à l'individu. La philosophie de la vie a alors montré que ce n'est pas l'élément normatif de la morale qui doit primer et nous guider, mais la spontanéité concrète de la vie. La morale devait trancher : soit elle en restait à l'ancien esprit, formé dans le normativisme judéo-chrétien (il n'y a pas dans la culture grecque le dualisme *morale-vie*), soit elle s'accordait avec les tendances du vécu immédiat de l'homme. Résultat : la morale a dû céder. Qu'en est-il de l'art ? Dans n'importe quel album de peinture, on peut voir quels en sont les éléments caractéristiques, jusqu'au milieu du XIX^e siècle environ ; c'est-à-dire quelle tyrannie la morale a exercée dans le domaine de l'art. Nulle part la stupidité de la morale n'a été aussi extrême que sur la condition de la femme, et cette stupidité est fatalement passée aussi dans l'art. Regarde les femmes du Corrège, de Léonard de Vinci, de Mantegna, du Pérugin... Chez aucune d'entre elles tu ne rencontreras l'expression d'une plénitude intérieure, d'un excès généreux de vie ou d'un tourment ; tu y trouveras encore moins un tragique de l'éros humain. Cela ne signifie pas que ces tableaux soient dépourvus de valeur artistique ; une telle affirmation friserait l'absurde. Je veux seulement te montrer comment l'intervention de la morale peut être nuisible, lorsqu'elle

paralyse la spontanéité de l'expression artistique. Les femmes chez les peintres cités ont toutes je ne sais quel air virginal que nous autres ne pouvons plus comprendre. Jusqu'à aujourd'hui, nul n'a su déchiffrer une fois pour toutes la nature profondément énigmatique de Mona Lisa. Combien d'exemples on pourrait donner encore !

La position de l'art face à l'éthique normative s'est définitivement précisée. L'art possède son propre domaine d'expression, lequel est *indépendant* de celui de la morale. Comme la vie dont il part, l'art est irrationnel et relève du vécu intuitif.

Le conflit entre ces trois domaines n'existe plus pour nous. Qu'il soit tant discuté à l'université, cela tient à l'inactualité foncière de cette dernière, qui a toujours un siècle de retard sur l'atmosphère de l'époque. Nous ne ressentons plus ce conflit que les facultés ressuscitent. Et le poser comme pure problématique n'a aucun sens.

Tu comprends maintenant pourquoi je m'attendais à une rectification de ta part. Il y a beaucoup de tragique dans la vie que tourmentent des problèmes inactuels. Nous qui, faute de toute perspective pratique, nous occupons de philosophie, accordons-nous au moins la satisfaction de ne pas perdre de temps à discuter des problèmes aujourd'hui dépourvus, non seulement de tout intérêt, mais surtout de cette fraîcheur interne qui seule peut dans les moments de mélancolie raviver la conscience.

Puisque nous parlons de l'Université, je dois t'informer que j'ai rompu tout lien avec cette institution. Quand j'y vais, je le fais par stricte obligation officielle de m'intéresser à quelque chose. D'ailleurs je ne suis pas du tout les cours de philosophie. Je passe de temps en temps chez

Iorga¹, qui est le seul professeur de la faculté des Lettres et de Philosophie envers lequel chacun doit se montrer respectueux. En philosophie, les discussions sont tellement ennuyeuses qu'il suffit d'y penser pour sombrer dans le désespoir. Quand j'arrive là-bas, j'ai la même sensation que lorsque j'entre dans mon ancien lycée. Je dois te confier quelque chose : mon attitude envers l'Université est aussi déterminée par le fait que ses diplômés n'offrent pas des conditions de vie meilleures que celle d'un mendiant dans la rue. Je ne me fais plus d'illusion. Partir à l'étranger, avoir une bourse, etc. Ce sont des choses qui semblaient très alléchantes quand j'y pensais depuis le parc de Sibiu ; mais ici, sur place, la petitesse de l'horizon et l'étroitesse des perspectives sont écoeurantes.

En ce qui concerne *L'Affaire Maurizius*², je n'ai rien trouvé, pour l'instant. J'avais lu l'année dernière dans les *Nouvelles littéraires* un article d'André Levinson³ qui était assez bien écrit. Je ne me rappelle plus le numéro de la revue. Si tu veux t'intéresser de plus près à Wassermann, tu peux lire son livre, un recueil d'études et de conférences intitulé *Lebensdienst*, paru il y a deux ans environ et dans lequel tu trouveras quelques notes sur *L'Affaire Maurizius*. Quant à ce dernier, je dois te dire que tout le monde ne partage pas notre avis. J'ai recommandé à certaines personnes de le lire. Aucun enthousiasme. Un roman comme les autres. Tous ces garçons humbles et bien élevés, totalement privés du courage de s'affirmer

1. Nicolae Iorga (1871-1940), historien roumain.

2. *Der Fall Maurizius*, roman de l'écrivain allemand Jakob Wassermann (1873-1934), paru en 1928.

3. André Levinson (1887-1933), critique littéraire d'origine russe.

comme de tout sentiment de révolte — non seulement parce qu'ils auraient constaté leur propre vanité, mais surtout parce qu'ils ne se posent aucune question susceptible de générer des dispositions héroïques — et qui vivent du jour au lendemain, sans perspective historique, leurrés par on ne sait quel placement dans la vie, eh bien, ce monde-là ne peut pas comprendre un roman comme *Maurizius*. Ainsi, celui qui en fait l'éloge en vient à se demander s'il ne va pas passer pour un homme dépourvu de sens critique. Comment quelqu'un dont la conscience est rurale pourrait-il saisir des problèmes qui se posent quand les civilisations agonisent ? Même dans la capitale, le paysan reste un paysan. Telle est la plus grande tragédie de notre culture : que ceux qui s'occupent des livres soient des gens dépourvus de toute capacité intellectuelle, dotés d'une conscience indifférente et sereine. La tranquillité crétine de ces gens qui *apprennent* la philosophie et le reste, au lieu de les vivre — c'est un spectacle horrible.

Mais que te dire de plus, ces gens-là ne vivent même pas leur vie. Ils ont tous plus de vingt-cinq ans et, malgré cela, aucun d'entre eux ne fréquente les femmes, chose qu'on ne peut plus ignorer, à partir d'un certain âge, et qu'il est absurde, à mes yeux du moins, de négliger.

Quand il s'agit des gens, je deviens presque intarissable. Je dois te dire que chaque jour je mets à l'épreuve mes opinions sur les gens. Dans ce domaine d'observation, j'ai l'impression de ne jamais me tromper que sur des détails.

Amicalement,

Emil Cioran

P.S. En ce qui concerne Relu [*Aurel Cioran*]. Je suis allé le voir deux fois. Il m'a fait l'effet d'un garçon plutôt distrait et mélancolique, ce qui est, du point de vue spirituel, une qualité, mais du point de vue pratique, incontestablement, un défaut. Petre m'a dit qu'il a des notes faibles ; Relu m'a dit le contraire, si bien que je ne peux pas me prononcer. Relu m'a semblé plutôt mécontent, quant à son milieu ici : tu imagines, des garçons insolents, etc. En outre, il n'est pas apprécié à sa juste valeur par ses professeurs.

3 – À BUCUR ȚINCU

Sibiu, le 22 décembre 1930

Cher ami,

Je suis depuis environ deux semaines à Sibiu. J'ai quitté Bucarest pour un mois, à cause du foyer et parce qu'on m'a refusé la cantine. J'ai reçu ta lettre ultérieurement, elle m'a été expédiée par une connaissance. J'ai aussi quitté Bucarest pour d'autres motifs, dont le plus sérieux est d'ordre sanitaire, car je dois suivre un traitement. À mon âge, peu de gens savent ce que signifient la maladie et la douleur. Peut-être est-ce pour cette raison que je perçois certaines choses mieux que les autres. La souffrance te confronte toujours à la vie, elle exclut toute spontanéité, toute irrationalité, et te réduit à une créature par excellence contemplative. Il faut que je t'avoue ceci, sincèrement : pour moi, cet état constitue une source de fierté. Quand je parle d'une

CIORAN

Manie épistolaire

Lettres choisies
1930 - 1991

« La lettre, conversation avec un absent, représente un événement majeur de la solitude. Cherchez la vérité sur un auteur plutôt dans sa correspondance que dans son œuvre. L'œuvre est le plus souvent un masque. »

Sélectionnées parmi plusieurs milliers dans les archives personnelles de Cioran, les cent soixante lettres ici réunies, la plupart inédites, sont adressées à sa famille et à ses amis, en Roumanie puis en France, à ses pairs et à ses lecteurs. On y croise notamment Aurel, son petit frère séminariste, Mircea Eliade, Carl Schmitt, Jean Paulhan, François Mauriac, María Zambrano, Samuel Beckett, Armel Guerne, Roland Jaccard, Clément Rosset, mais aussi la « Tzigane », sa dernière histoire sentimentale. Lucides, ironiques, existentielles, elles composent entre dix-neuf et soixante-dix-neuf ans un autoportrait intime et intellectuel de l'auteur de *Précis de décomposition*, et révèlent le génie de Cioran pour un art épistolaire qu'il mettait au-dessus de tout.

Ces lettres ont été choisies, traduites (du roumain et de l'allemand, quand elles n'étaient pas écrites en français) et présentées par Nicolas Cavaillès, écrivain et traducteur, éditeur notamment des Œuvres de Cioran dans la Bibliothèque de la Pléiade.



Manie épistolaire
Cioran

Cette édition électronique du livre
Manie épistolaire de Cioran
a été réalisée le 31 janvier 2024 par les Éditions Gallimard.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782073040206 - Numéro d'édition : 616014).
Code produit : Q00989 - ISBN : 9782073040213.
Numéro d'édition : 616015.